

## Envoyés pour servir ! Aller aux périphéries. Conclusions et perspectives

« Que ta miséricorde, Seigneur, agisse en nous et nous guérisse entièrement ; transforme-nous par ta grâce et rends-nous si généreux que nous puissions te plaire en toute chose. Par Jésus-Christ notre Seigneur. »

(Prière après la communion, dimanche 21<sup>e</sup> sem. ord. A)

Dans mes conclusions du Colloque à Malte en 2013, je rappelais la question des *Lineamenta* pour le Synode de 2012 concernant « la capacité ou l'incapacité de l'Église de se configurer en une communauté réelle, en une authentique fraternité, en un corps, et non en une machine ou une entreprise » (n° 2)<sup>1</sup>. Cette question continue à nous hanter : la diaconie ou le « service » de l'humanité, est-ce vraiment là que bat le cœur de la paroisse ?<sup>2</sup> Cette question, je la pose non pas pour nous culpabiliser, mais pour nous provoquer ! Tirons-nous vraiment toutes les conséquences de cette affirmation des Pères de Vatican II : « La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire » (GS 1) ?

La réflexion menée durant ce colloque a indubitablement provoqué en nous des « déplacements » grâce aux exposés, aux échanges entre nous, aux rencontres et découvertes. Nous ne sommes plus tout à fait comme nous étions en arrivant ici à Lisieux dimanche dernier. En travaillant ensemble le thème de notre colloque, sans doute avons-nous mieux pris conscience qu'il s'agit de « sortir », de ne pas rester entre nous, car l'Église n'a pas son but en elle-même. C'est pourquoi je n'entends pas ici proposer des conclusions, mais quelques « ouvertures » pour que ce soit vraiment dans la diaconie que bat le cœur de la paroisse.

### À l'instar de Dieu « en sortie »...

Dans son émergence même, depuis ses origines, « l'Église naît missionnaire, nous disait Catherine Vialle, (...) à tel point que c'est même sa première raison d'être : annoncer la Bonne Nouvelle de la venue du Règne de Dieu, en marchant dans les pas du Christ, et à la lumière de l'Esprit ».

L'Église est « pour le monde » et au service de l'humanité que Dieu aime et appelle à vivre en communion avec lui. L'Église est une communauté-témoin. Les baptisés sont témoins de ce projet de Dieu à l'œuvre dans le monde. Ce projet est universel c'est-à-dire pour tous les êtres humains, car « il veut que tous soient sauvés et parviennent à la pleine connaissance de la vérité » (1 Tm 2,4).

---

<sup>1</sup> Cf. A. BORRAS, « Chrétiens pour la construction de l'Europe, le courage de la foi pour la société actuelle. 27<sup>e</sup> Colloque européen des paroisses », *Prêtres diocésains* n°1502 (décembre 2013), p. 914-925.

<sup>2</sup> Cf. A. ARENS, « Diaconie : hartslag van de parochie ? », dans M. STEEN (dir.), *Parochie... waarheen?*, Anvers, Halewijn, 2013, p. 138-146.

Dans cette perspective, l'Église n'est pas là uniquement pour rendre service, pour être serviable, mais pour servir l'humain, tout l'humain, désormais visité par Dieu devenu l'un des nôtres. Et servir, cela va jusqu'à donner sa vie (cf. Mc 10,45). C'est là que Dieu nous attend parce qu'il nous y a précédés. Nous sommes les bénéficiaires de cette « sortie » de Dieu vers nous ! Et de ce fait, nous sommes devenus à la fois des disciples, des témoins et des missionnaires. Pour servir ! Non pas pour conquérir, pour dominer, mais pour être au service, à la suite du Christ et par la force de son Esprit.

Il s'agit d'« aller vers ». Donc de sortir comme Dieu, par le Christ dans l'Esprit Saint. C'est pour cela que nous sommes « envoyés ». Et le premier service que nous avons à rendre à nos frères et sœurs en humanité est de leur annoncer l'amour de Dieu pour chacun d'eux, en paroles et en actes. Cela requiert au minimum et d'entrée de jeu le respect infini de la dignité de chaque être humain (cf. Gn 1,27). La communauté ecclésiale doit s'en préoccuper concrètement au risque de tomber dans la « mondanité spirituelle » (EG 207) Mais plus largement, c'est l'humanité qui doit « gérer la création par sa parole (à l'instar de la Parole de Dieu dans le respect [distance] et l'ordre [harmonie]), sans violence, et son action est toujours au service de la vie ». C'est ici que prennent leur place les cinq principes majeurs de la Doctrine sociale de l'Église dégagés par le Prof. Dr Tibor Papp : outre la dignité de la personne, la solidarité humaine (communauté et société), la subsidiarité (des corps intermédiaires, famille et associations ; complémentarité), le bien commun et le développement durable. Le Pape François souligne que ces grands principes sont de simples orientations générales qui doivent être concrétisées (cf. EG 182). Quant à l'option préférentielle *pour* les pauvres, elle ne se comprend de manière adéquate que si l'Église se définit et se déploie à *partir des* pauvres.

Les expériences racontées durant le Colloque auprès des migrants, des sans-abris et des isolés nous ont permis de mesurer combien « l'Église doit être le lieu de la miséricorde gratuite, où tout le monde peut se sentir accueilli, aimé, pardonné et encouragé à vivre selon la bonne vie de l'Évangile » (EG 114). Ces expériences, la plupart du temps modestes, sont un encouragement à l'audace évangélique. « Aller vers... », c'est donc une démarche qui s'impose à chacun et chacune d'entre nous, individuellement certes, mais aussi collectivement à *partir de* nos communautés et *avec* elles. C'est une tâche qui nous revient à tous par notre témoignage, notre engagement en société, notre éducation en famille, notre communauté paroissiale, etc. à tous les niveaux, il s'agit d'avancer par des petits pas. Dès maintenant ! Commencer sans attendre d'avoir tout analysé ou tout compris. Car en définitive, ce sont nos paroisses qui doivent trouver la voie d'être proches et solidaires avec les isolés, les sans-abris et les migrants. Ceux-ci sont aujourd'hui une interpellation vive sur la capacité de l'Europe de témoigner de l'humanité que les enfants de Dieu ont à vivre pour que la fraternité ne soit pas un vain mot. Les chrétiens ont un rôle à jouer – sans avoir honte de l'Évangile – à titre individuel, dans les relations interpersonnelles, et collectivement par les différentes médiations de la vie associative et de l'engagement politique.

### ***Aller vers les périphéries...***

L'« aller vers » invite en communauté ecclésiale à épouser le mouvement même de la venue de Dieu à la rencontre de notre humanité dans son attention aux petits, aux accablés, aux laissés pour compte. Ce mouvement manifeste, dès l'Ancien Testament, la volonté d'un Dieu juste et compatissant qui protège ceux et celles qui sont aux périphéries, en particulier la veuve, l'orphelin et l'immigré. Dieu intervient en faveur des pauvres et ses fidèles sont invités à faire de même (cf. Ex 22,20-23 ; Lv 20,33-34 ; Dt 24,19-22). Les prophètes vont sans cesse se battre pour que soient respectés les droits de Dieu et les droits des êtres humains, les uns et les autres intrinsèquement liés (cf. Ex 22,24-26 ; Am8,4-7 ; Mi 6,6-8).

Ce mouvement de venue de Dieu dans notre histoire exprime et réalise sa fidélité comme créateur autant que sa confiance en l'être humain guéri et sauvé par le Christ Sauveur. Relevé par cette guérison et ce salut, l'être humain doit néanmoins continuer à « porter son grabat », sa fragilité (cf. Jn 5,1-18). Les paralytiques de notre temps – blessés par la vie et par l'amour – ne sont-ils pas ces personnes affectées par le défaitisme, le désespoir, la mésestime de soi, le manque de confiance, etc. « Elles (ces personnes) attendent plus un regard de confiance, disait Mgr Jean-Claude Boulanger, qu'un geste de solidarité ; leur grabat devient alors non pas un obstacle, mais un témoignage de guérison ».

Aller vers les périphéries, ce n'est pas toujours aisé : il y a des résistances. Ainsi Jonas qui répugne à aller vers Ninive, capitale du Royaume d'Assyrie ennemi par excellence d'Israël (Jon 1,3 cf. 4,1-2). La baleine finit d'ailleurs par le recracher à Ninive qui se convertit (Jon 2,11 ; 3,9). Malgré et au-delà de nos résistances – « aller vers » où spontanément nous n'irions pas –, nous sommes invités à entrer dans la logique de Dieu venu *vers* nous, prenant chair de notre chair (cf. 1 Jn 1,14) ; c'est la logique du don, celle de la surabondance de la grâce que le mystère pascal reflète et réalise à la fois. « Lui qui est riche, il s'est fait pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté » (2 Co 8,9).

Cela nous invite à repenser la mission qui ne consiste pas à apporter quelque chose qu'autrui n'aurait pas, à faire passer un message, mais en revanche à reconnaître comment Dieu nous précède chez ceux que nous rencontrons et, en ce sens, à vivre des retrouvailles, concrètement – avouons-le – entre deux mondes qui s'ignorent et se font peur mutuellement. Le salut est certes offert aux périphéries, mais il vient aussi des périphéries (cf. par ex. 1 R 17, Jdt 5,5-21, Is 35,5-10 ; Mt 8,5-13, 9,9-10 ; Mc 2,13-15, 7,24-30 ; Lc 4, 16-21, 15,1-32, 17,11-19 ; etc.). Nous sommes invités à être *auprès des* pauvres, *avec* les pauvres aux périphéries (cf. EG 201), les « déchets » de nos sociétés, ici et ailleurs. La culture *kleenex* affecte malheureusement les personnes humaines !

Les pauvres – les accablés de tous genres – nous évangélisent. Ne sommes-nous pas par conséquent appelés à découvrir le Christ en eux<sup>3</sup>, à prêter notre voix à leurs causes, mais aussi à être leurs amis, à les écouter, à les comprendre et à accueillir la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux ? Les témoignages entendus durant ce colloque encouragent à promouvoir un compagnonnage avec les pauvres.

Bien plus, les pauvres ont une véritable force révélatrice : leur rencontre est toujours une épreuve qui nous renvoie à notre propre fragilité et nous apprend l'humilité, à l'encontre de nos illusions de toute-puissance. Elle nous renvoie à l'essentiel, à savoir que la vie est donnée et reçue à l'encontre de la logique du donnant-donnant. Les pauvres nous apprennent à mettre notre confiance en Dieu et en autrui ! D'où l'importance qu'ils soient « chez eux » dans l'Église. Concrètement sont-ils « avec nous » dans les paroisses ? Celles-ci sont-elles des espaces de fraternité « sans frontières » ? Il faut bien reconnaître que la composition de nos paroisses de type *middle class* n'offre pas de possibilité pour un véritable compagnonnage ! Avouons que, pour l'instant, les pauvres doivent « se contenter » de communautés *ad hoc*, comme celle de la Caritas à Vienne (*Caritasgemeinde der Pfarrei Namen Jesu*) ou à Lille la Fraternité diocésaine des Parvis.

Le manque de solidarité avec les pauvres ne peut qu'affecter notre relation à Dieu qui, dans le Christ, s'est fait pauvre avec les pauvres (cf. EG 186-216). Quelle est donc notre capacité, personnelle et communautaire, de nous rendre proches des migrants, des sans-abris, des isolés ? Par leur situation même ces personnes nous sont matériellement lointaines car nous sommes chez nous, nous avons un toit et la dignité qu'il permet, et pour la plupart nous

---

<sup>3</sup> Cf. les propos du Pape François dans sa Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire *Misericordiae Vultus [=MV]* en date du 11 avril 2015 : « C'est dans chacun de ces "plus petits" que le Christ est présent. Sa chair devient de nouveau visible en tant que corps torturé, blessé, flagellé, affamé, égaré... pour être reconnu par nous, touché et assisté avec soin » (n°15b).

bénéficiions d'un large réseau de relations, avec l'affection, l'amitié, la reconnaissance, la confiance, l'assurance, l'estime de soi, etc. que ces relations nous prodiguent.

Est-ce vraiment dans la diaconie que bat le cœur de la paroisse ? Quelle est sa capacité de se configurer en authentique fraternité ? Il y va de la crédibilité évangélique de nos paroisses. Le défi est bien de passer de l'offre de « communautés *ad hoc* » à des « paroisses pour tous ». La communion avec les pauvres ne peut être qu'à bénéfice réciproque. La communication de l'Évangile – comme toute communication – est d'ailleurs un donner et un recevoir...

Sous cet angle, le Pape François s'inscrit vraiment dans la réception de Vatican II et de la logique dialogale que l'événement autant que les documents conciliaires ont induite. En 1964, au seuil de son pontificat Paul VI affirmait dans son encyclique *Ecclesiam suam* : « L'Église se fait conversation » (n° 67, cf. n° 14 « conversation amicale »). Cette perspective était programmatique de la manière dont il entendait également orienter l'évènement conciliaire<sup>4</sup>. Prenons comme exemple cette exhortation des Pères de Vatican II : « que les fidèles vivent donc en très étroite union avec les autres hommes de leur temps et qu'ils s'efforcent de comprendre à fond leurs façons de penser et de sentir, telles qu'elles s'expriment dans la culture » (*GS* 62 §6).

### ***Le peuple de Dieu, une Église samaritaine***

L'Église dans son ensemble, nos Églises locales, chacune de nos communautés ecclésiales et en définitive nos paroisses sont appelées à être une « Église samaritaine » qu'il s'agit ici (voir + s'émouvoir + s'approcher + prendre soin [individuellement, collectivement et institutionnellement, avec cœur et professionnalisme])<sup>5</sup>. On l'a compris : « moins de religion et davantage d'Évangile », demandaient les Catalans au seuil de ce colloque... Sortons, sortons de nos sacristies. C'est bel et bien au cœur de ce monde, de ce qui fait « la vie *réelle* des *vrais gens* » que doit se manifester la miséricorde de Dieu ! « Là où l'Église est présente, la miséricorde du Père doit être manifeste » (*MV* 12), nous dit le Pape François pour la prochaine année jubilaire.

Le Pape François utilise l'image de l'« hôpital de campagne ». Nous ne pouvons guérir un malade si nous ne partons de ce qu'il y a de sain en lui ». Cela concerne *toute* communauté ecclésiale et, par voie de conséquence, *tous* les baptisés en son sein, pasteurs et autres ministres y compris.

C'est la charge de tous les baptisés et de chaque communauté ecclésiale. C'est particulièrement la charge des ministres de l'Église que le Pape appelle équivalement « ministres de l'Évangile » : ils doivent être avant tout des *ministres de miséricorde*, capables de réchauffer le cœur de personnes, de dialoguer et de cheminer avec elles, de descendre de leur nuit, dans leur obscurité sans se perdre ». Il entend par là une Église capable de se rapprocher de chaque être humain et de marcher à ses côtés (cf. Lc 24,15). Car accompagner, cela signifie « soutenir » et le Pape de nous inviter à apprendre – car il s'agit bien d'un

---

<sup>4</sup> Ce programme garde toute sa pertinence aujourd'hui, car l'Église ne peut pas ne pas se mettre en situation d'accueil de la culture ambiante, condition préalable pour entrer en conversation avec elle. L'Église n'est pas simplement là pour donner des raisons de croire ou d'espérer. Elle ne pourra d'ailleurs les « donner » que si elle s'ouvre à l'altérité de la culture et se laisse toucher, affecter, voire altérer par elle. Elle est appelée à se laisser accueillir « dans les lieux de l'autre ». Vatican II nous invite à cet échange avec le monde où s'éprouve et se vérifie le caractère intrinsèquement relationnel du peuple de Dieu au cœur de l'histoire (cf. *GS* 40). Dans cette relation interactive, l'Église a une incidence sur le monde autant que celui-ci sur celle-là. C'est dans cette perspective que l'on gagne à relire aujourd'hui *GS* 44 concernant l'aide que l'Église reçoit du monde que les Pères conciliaires ont exprimé après avoir dit l'aide que l'Église est susceptible de lui apporter (cf. *GS* 41-43).

<sup>5</sup> LE PAPE FRANÇOIS, *L'Église que j'espère. Entretien avec le Père Spadaro sj*, Paris, Flammarion-Études, 2013, p. 68-85.

apprentissage – à embrasser celui qui est dans le besoin, suivant l'exemple de saint François ». La contribution des communautés ecclésiales apporte un « plus » à l'action sociale des institutions séculières. Cette « valeur ajoutée » ne se situe pas au niveau du professionnalisme (également indispensable dans les institutions confessionnelles !) mais de l'anticipation d'une fraternité universelle et de sa portée symbolique génératrice d'espérance.

En annonçant le Jubilé de la miséricorde, le Pape François a clairement dit son « grand désir » que le peuple de Dieu – chaque communauté ecclésiale, nos paroisses – réfléchisse sur les « *œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles* »<sup>6</sup>. Pour beaucoup d'entre nous cette expression est devenue désuète pour dire le déploiement de la (vertu théologique de) charité dans notre vie ecclésiale. Il s'agit de réveiller la conscience souvent endormie des fidèles face au drame de la pauvreté. C'est ainsi que l'on pourra davantage pénétrer le cœur de l'Évangile. Les pauvres ne sont-ils pas les destinataires privilégiés de la miséricorde divine (cf. Lc 4,18).

Les œuvres de miséricorde *corporelles* consistent à « donner à manger aux affamés, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, accueillir les étrangers, assister les malades, visiter les prisonniers, ensevelir les morts » (MV n°15a). Quant aux œuvres de miséricorde *spirituelles*, il s'agit de « conseiller ceux qui sont dans le doute, enseigner les ignorants, avertir les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter patiemment les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et pour les morts » (ib.).

À ce propos, le Pape cite les paroles de saint Jean de la Croix : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour »<sup>7</sup>. Je reprends textuellement l'examen de conscience auquel nous invite l'Évêque de Rome : « Aurons-nous donné à manger à qui a faim et à boire à qui a soif ? Aurons-nous accueilli l'étranger et vêtu celui qui était nu ? Aurons-nous pris le temps de demeurer auprès de celui qui est malade et prisonnier (cf. Mt 25, 31-45) ? »

De même, poursuit le Pape, il nous sera demandé si nous avons aidé à sortir du doute qui engendre la peur, et bien souvent la solitude ; si nous avons été capable de vaincre l'ignorance dans laquelle vivent des millions de personnes, surtout des enfants privés de l'aide nécessaire pour être libérés de la pauvreté, si nous nous sommes faits proches de celui qui est seul et affligé ; si nous avons pardonné à celui qui nous offense, si nous avons rejeté toute forme de rancœur et de haine qui porte à la violence, si nous avons été patients à l'image de Dieu qui est si patient envers nous ; si enfin, nous avons confié au Seigneur, dans la prière nos frères et sœurs » (MV 15b).

La foi chrétienne comme expérience nous permet d'éprouver l'amour que Dieu nous porte, d'accueillir sa grâce, de faire à notre tour confiance. *Credo in Deum*, « je » crois de manière dynamique en plaçant ma confiance en Dieu, en m'abandonnant à sa miséricorde, en partageant aussi cet amour avec autrui, en apprenant ainsi à faire de notre vie une vie donnée, offerte. Nous ne pouvons « faire Église » et « aller vers » que si nous vivons une rencontre « personnelle » avec le Christ (cf. EG 264-267)<sup>8</sup>. Cela a été souligné dès l'ouverture de notre

---

<sup>6</sup> Je renvoie au *Catéchisme de l'Église catholique* n°2247 : « Les œuvres de miséricorde sont les actions charitables par lesquelles nous venons en aide à notre prochain dans ses nécessités corporelles et spirituelles (cf. Is 58, 6-7 ; He 13, 3). Instruire, conseiller, consoler, conforter sont des œuvres de miséricorde spirituelle, comme pardonner et supporter avec patience. Les œuvres de miséricorde corporelle consistent notamment à nourrir les affamés, loger les sans-logis, vêtir les déguenillés, visiter les malades et les prisonniers, ensevelir les morts (cf. Mt 25, 31-46) ». Dans un autre contexte, celui du sacrement de pénitence, à propos des indulgences et des peines *temporelles* du péché (à savoir l'attachement malsain aux conséquences du péché qui nous replie sur nous-mêmes et nous coupe de Dieu), le Catéchisme rappelle que « le chrétien (...) doit s'appliquer, par les œuvres de miséricorde et de charité, ainsi que par la prière et les différentes pratiques de la pénitence, à se dépouiller complètement du "vieil homme" et à revêtir "l'homme nouveau" (cf. Ep 4, 24) » (n°1478). N'est-ce pas là le but des œuvres de miséricorde : restaurer en nous l'image de Dieu et devenir des créatures nouvelles ?

<sup>7</sup> SAINT JEAN DE LA CROIX, *Avis et Sentences spirituelles*, § 56, cité dans MV 15b *in fine*.

<sup>8</sup> À la suite de son prédécesseur, le Pape François ne se lasse pas de répéter ces paroles de Benoît XVI qui nous conduisent au cœur de l'Évangile : « À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une

colloque par Bernard Quintard : le Christ entre en dialogue avec nous pour nous engager à vivre pleinement notre humanité. N'est-ce pas là en définitive le mystère de la sainteté entendue comme « sanctification » grâce à cette relation de Dieu avec nous ? Être présent *au cœur de ce monde* pour le rendre plus humain selon cette logique du don, n'est-ce pas le « sanctifier » ? Le rendre plus beau, plus fraternel, plus habitable, plus conforme au rêve de Dieu ?

### ***Diaconie et eucharistie : devenir ce que nous recevons !***

La dernière réflexion concerne le lien entre diaconie et eucharistie. Comme le disait récemment un éminent théologien italien, Pierangelo Sequeri, dans nos sociétés branchées sur la performance et l'efficacité, l'assemblée eucharistique est le seul lieu où, à chaque coup, il est question de don de soi, et même de donner sa vie ! La « mémoire » (actualisation) du sacrifice une fois pour toutes du Christ a évidemment des implications éthiques pour ceux qui y participent. Mais au-delà de cet aspect « moral » de la messe, je voudrais souligner la portée « ecclésiologique » de l'eucharistie : en quoi contribue-t-elle à l'émergence de l'Église ? Très concrètement à l'édification de nos communautés paroissiales ?

L'Église *prend corps* par l'annonce de la Parole et son accueil dans la foi (Parole annoncée), les gestes sacramentels de la grâce (Parole célébrée) et la pratique évangélique (Parole vécue) de telle sorte que les croyants aient part à la vie divine et prennent part à la communion ecclésiale (cf. *SC* 41b ; *LG* 23a, 26a ; *CD* 11). Qu'est-ce qui survient dans l'action eucharistique ? À l'écoute de la Parole de Dieu et sous l'action de l'Esprit saint, les baptisés présentent au Père leur vie par le Christ – avec lui et en lui – en « sacrifice d'action de grâces ». Dans l'eucharistie, l'assemblée offre en effet véritablement le sacrifice du Fils qui la réconcilie avec le Père ; elle entre dans la Pâque du Christ et, comme leur Maître et Seigneur, les fidèles deviennent « pour les autres »<sup>9</sup>. Par lui, avec lui et en lui.

L'action eucharistique est le creuset de la diaconie. Et cela dans une triple dimension. Elle a tout d'abord une dimension *anamnétique* : elle fait mémoire du Christ, de l'événement de salut dans sa Pâque et par la Pentecôte de son Esprit, en actualisant le don qu'il a fait de lui-même pour le salut du monde. Elle associe à cette mémoire tous les êtres humains pour lesquels le Christ a donné sa vie. L'Église joue ici un rôle de *représentation*. Elle est cette part d'humanité qui, par la mémoire du Christ, entre dans cette logique du don, de la surabondance du don. Bref, dans la logique de la grâce !

L'eucharistie comporte ensuite une dimension *épiciétèque*, c'est-à-dire qu'elle invoque l'Esprit saint à la fois sur le pain et le vin pour qu'ils deviennent le corps et le sang du Christ, et sur l'assemblée pour qu'elle soit rassemblée dans l'unité et devienne, à ce titre, signe et germe du Royaume. La communauté ecclésiale joue un rôle *sacerdotal* à la suite du Christ, l'unique prêtre, le seul médiateur, qui met en relation le monde avec Dieu. Ce rôle sacerdotal est, par sa nature même, un rôle d'*intercession*.

L'eucharistie a enfin une dimension *proleptique* : elle est en effet le lieu où le corps ecclésial nourri du corps eucharistique est appelé par son témoignage communautaire et

---

grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive » (*EG* 8, citant BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, n°1). Le Pape y invite chacun de nous : « J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse » (*EG* 3).

<sup>9</sup> L'eucharistie est l'acte où Dieu relie les êtres humains à lui en leur offrant d'entrer dans la Pâque de son Fils pour mourir à eux-mêmes et ressusciter avec lui. La communion avec le Christ qui s'est donné lui-même « en rançon pour nous tous » (cf. 1 Tm 2,6) implique les baptisés dans leur être « pour tous ». Cela devient leur façon d'être ! « C'est seulement dans la communion avec Lui, écrivait Benoît XVI dans son encyclique *Spe salvi*, qu'il nous devient possible d'être vraiment pour les autres » (n° 28, c'est moi qui souligne).

l'engagement au quotidien des baptisés à anticiper ce qu'il espère : une humanité réconciliée, l'accomplissement de l'Alliance. C'est un rôle *symbolique* proprement dit : il fait tenir le corps ecclésial du Christ « avec Dieu » et « pour le monde ». L'assemblée annonce et anticipe ce que l'humanité espère ! La contribution de l'Église n'est donc pas simplement au plan de l'efficacité (indispensable !) du travail social (par le professionnalisme de ses œuvres sociales). La contribution est symbolique, et en définitive sacramentelle : elle rend présent ce qui est espéré (la réconciliation de l'humanité) et à la fois déjà réalisé (par la Pâque du Christ et le don de son Esprit). Cette perspective eschatologique fonde « l'engagement dans le monde comme prolongement éthique de la Bonne Nouvelle ». Cela renvoie à la charité comme vertu *théologique*, c'est-à-dire d'abord et avant tout comme attitude fondamentale *de Dieu* – son don total qu'il nous fait par Jésus-Christ et dans son Esprit – qui suscite notre liberté pour répondre à son amour toujours premier.

En communiant au corps du Christ et en vivant de son Esprit, les baptisés sont appelés à vivre la dynamique de l'amour de Dieu et ce qu'il suscite : l'amour dû au Père (par le Christ dans l'Esprit), l'amour dû aux frères et aux sœurs (« tu aimeras ton prochain... »), et l'amour dû à soi (« ... comme toi-même »). Ils accomplissent ainsi « l'œuvre du ministère [service] pour l'édification du corps du Christ » (cf. Ép 4,12), en s'offrant eux-mêmes « en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu » (Rm 12,1).

En faisant d'eux le corps ecclésial de son Fils, Dieu les envoie comme témoins de l'alliance et artisans du monde nouveau inauguré dans sa Pâque et la Pentecôte de l'Esprit. L'Église se fait « diaconale », c'est-à-dire servante, toute entière livrée au service de l'humanité ; c'est ainsi qu'elle (se) rend (en) grâce dans l'unique culte rendu à Dieu qui lie action liturgique et service du monde. Concrètement la communauté ecclésiale *en ce lieu* est appelée et... envoyée pour se placer aux lieux où l'être humain doit être reconnu dans sa dignité d'enfant de Dieu et où notre humanité est appelée à être plus fraternelle.

En créant du lien social, en tissant des liens humains et humanisants, en rendant la société plus solidaire, les chrétiens traduisent dans l'aujourd'hui ce qui a été inauguré par la Pâque du Christ, ce qui est *déjà* acquis mais n'est *pas encore* pleinement réalisé. Ils font ainsi œuvre divine dès lors que Dieu a lié son sort à la réussite de notre humanité. Ce que nous célébrons dans l'eucharistie engage ce que nous espérons quant à l'accomplissement de l'histoire, à la réussite de notre humanité, à l'accueil du « Règne qui vient ». La participation à l'eucharistie nous engage dans la « diaconie du Christ » et fait de nous un peuple tout entier sacerdotal.

\*  
\*\*

« On ne naît pas chrétien. On le devient », rappelait dans ce colloque Mgr Jean-Claude Boulanger, évêque de Bayeux-Lisieux. Nous avons sans cesse à *devenir* chrétiens et la singularité de notre situation est que l'Église vit pour la première fois dans un monde sécularisé et une société de consommation. C'est très concrètement nos contemporains que nous devons aimer et évangéliser. À la suite de Jésus, ne sommes-nous pas appelés à aller vers nos contemporains, en particulier les personnes en attente d'une espérance, spécialement quand elles sont blessées par la vie. Or le Christ est venu pour que les êtres humains aient la vie, et la vie en abondance (Jn 10,10). À cet effet, il a donné sa vie « pour la multitude » (cf. 1 Tm 2,6).

Le service que l'Église rend à l'humanité – sa diaconie – n'est-il pas de vivre cette logique du don, jusqu'à l'extrême (cf. Jn 13,1), dans le seul et unique sacrifice qui nous réconcilie avec Dieu, entre nous, et avec nous-mêmes, celui du Christ : « Par son unique offrande, il a mené pour toujours à leur perfection ceux qu'il sanctifie » (cf. He 10,14) ?

En tant que corps ecclésial du Christ nourri de son corps eucharistique, l'Église se doit d'être – en paroles et en actes – *comme* un sacrement de l'unité du genre humain et du salut (cf. *LG* 1, 48b ; *GS* 45 §1). Elle signifie et réalise à la fois le projet d'alliance de Dieu avec notre humanité pour la conduire à son achèvement. Rien que cela. Telle est la diaconie du peuple de Dieu. C'est bien là que doit battre le cœur de la paroisse.

*Alphonse BORRAS, vicaire général du diocèse de Liège  
Professeur à l'Université catholique de Louvain  
Chargé d'enseignement à l'Institut catholique de Paris*